

C'est la pitié du ciel qui te laisse en passant
Oùrir à nos chagrins tes joujoux et tes songes !
Le réel est si triste ! Au cœur désabusé
Toute force est bientôt ravie :
Oh ! trompe nous toujours ! — La plus heureuse vie
Est bien moins un bonheur qu'un malheur amusé.

HYPPOLITE VIOLEAU. (1)

PENSÉE RELIGIEUSE.

Seigneur, délivrez-nous de l'éclair et de la tempête

LITANIES.

Par les pleurs de Jésus, Sainte Vierge Marie,
Sauve du haut du ciel l'esquif d'un vieux nocher !
Misérable jouet des vagues en furie,
La tempête me pousse, hélas ! contre un rocher.

Tu secours le malheur, lorsque le malheur prie.
Au plus cruel naufrago ah ! daigne m'arracher !
Fais que j'embrasse encor ma famille chérie !
Je ne veux pas mourir si loin de mon clocher.

Il a dit. O miracle ! Une divine haleine
Calme soudain les flots qui frémissent à peine :
La barque qu'elle guide aborde sans effort. —
Et moi, je voguerais aussi sur l'océan du monde.
D'ardentes passions l'orage éclate et gronde. . . .
Étoile de la mer, montre à mes yeux un port !

A. BOCHARDET, de Paris.

New-York, juillet 1861.

Aventures et malheurs de la Senora Ibarona dans le Grand-Chaco.

Les scènes douloureuses que l'on va lire se sont passées, il y a vingt ans, dans une région de l'Amérique méridionale rarement visitée par les voyageurs européens : notre carte et nos notes la feront connaître. Ici nous voulons éviter les lenteurs d'une préface géographique : il suffira de quelques détails sur l'auteur.

Dona Agustina Palacio de Ibarona est née, en 1822, à San Miguel de Tucuman, capitale d'une des provinces de la République Argentine. Son père, Don Santiago Palacio, noble de Biscaye, était le fils du dernier gouverneur espagnol de Santa-Fé. Bien née, belle, riche, libre de se choisir un époux parmi de nombreux prétendants, elle donna la préférence à un jeune homme honorable, Don José María de Ibarona.

En 1840, après deux années de mariage et déjà mère de deux petites filles, Elisa et Lucinde, elle eut le désir de voir son père et sa mère qui habitaient alors Santiago del Estero. Son mari la conduisit dans cette ville avec l'intention de n'y séjourner que peu de temps ; mais une insurrection éclata tout à coup, et Don José se trouva engagé, bien malgré lui, dans une manifestation de parti qui causa sa perte.

Rosas était le dictateur de la République Argentine, alors divisée en quatorze provinces. Don Felipe Ibarra, gouverneur de la province de Santiago del Estero, ancien partisan qui avait fait jadis la guerre aux Espagnols dans le haut Pérou et avait trahi en 1820 l'illustre Belgrano homme sans éducation, violent, cruel, faisait peser depuis trente ans sur le pays soumis à sa volonté le plus odieux despotisme. En 1840, une partie de l'armée se souleva contre lui : elle avait pour chef un officier, Don Santiago Herrera. Ibarra prit la fuite. Quelques notables habitants de Santiago crurent trop tôt que son règne était fini. Ils se réunirent pour lui nommer un successeur et forcèrent Don José de Ibarona, qui se refusait avec raison comme n'étant pas domicilié dans la ville, à signer l'acte de déchéance. Quelques jours après, Ibarra rentra triomphant, et son premier soin était de faire arrêter tous les signataires de l'acte. C'est ici que commence la narration de Dona Agustina : nous nous empressons de lui céder la parole.

... Les soldats, envoyés à la recherche de mon mari, s'avancèrent vers notre maison en tirant des coups de fusil contre nos portes et nos fenêtres. Mon mari était à la campagne. Les déto-

(1) Hyppolite Violleau poète et romancier breton, mort dans la fleur de l'âge, il y a quelque mois, était né d'une famille pauvre et obscure et doit sa célébrité uniquement à son talent et à l'excellente éducation qu'il avait reçue.

nations de la fusillade, le fracas des portes brisées, les cris des soldats, dont la brutalité féroce ne nous était que trop connue, m'épouvantèrent ; éperdue, je m'élançai et je descendis dans une citerne où je demeurai plus d'une demi-heure. Je tremblais d'être froi, non pour moi seulement, mais aussi pour mes deux petites filles. Je n'avais pas eu, je le confesse, la présence d'esprit de prendre avec moi Elisa et Lucinde ; j'entendais leurs douces plaintes dans une chambre voisine, et je n'osais aller près d'elle.

Peu à peu les bruits cessèrent : je sortis avec précaution de ma retraite. Les soldats étaient partis. Un de nos amis vint nous donner avis que l'un de mes frères avait été arrêté, garrotté comme un criminel et conduit hors de la ville dans le camp d'Ibarra. À peine avions-nous gémé sur cette triste nouvelle, que des cris et des menaces se firent entendre ; d'autres soldats envahissaient notre maison. Je faisais ma petite Lucinde, que je nourrissais encore de mon lait ; je courus vers une terrasse intérieure, et, confiant ma fille un instant à une servante, je sautai sur un mur voisin, large d'une vara et demi. Là, j'étais à plus de cinq varas du sol ; j'essayai de descendre à l'aide des anfractuosités du mur ; mais, sans force, tremblante, je tombai sur un monceau de bois. Je me relevai toute meurtrie et je criai follement à la servante de me jeter ma Lucinde : c'était exposer la vie de la pauvre petite ; j'avais la tête égarée. Grâce à Dieu, je la reçus saine et sauve entre mes bras et je pris la fuite avec elle à travers les rues. Mes vêtements étaient déchirés, mes cheveux en désordre ; j'avais les épaules nues. J'entrai dans la première maison dont je trouvai la porte ouverte ; elle était inhabitée ; j'en sortis presque aussitôt, et, courant au hasard, j'arrivai heureusement au couvent de Santo-Domingo. Sans pouvoir prononcer une parole, j'allai me blottir au fond d'une salle où l'on avait étendu sur une table quatre cadavres qui devaient être enterrés le surlendemain. Réfugiée dans un coin obscur, je restai immobile, troublée au moindre bruit, pleine d'angoisses sur le sort de mon Elisa, de mon mari, de ma famille. Vers le soir, on m'apprit que ma sœur Isabelle avait été conduite par mes parents au couvent des béates de Belém. Je passai une nuit affreuse.

Le lendemain on vint me dire que plusieurs chefs de familles avaient été attachés à des troncs d'orangers sur une place publique : parmi eux était mon frère Santiago. On ajouta que mon mari avait réussi à se sauver du côté du Tucuman ; puis, quelques instants après, on m'informa qu'on avait été induit en erreur, et qu'il était en route pour aller se cacher dans une estancia qui nous appartenait.

Ma pauvre petite Lucinde avait la fièvre. Ces quatre cadavres, qui étaient si près de nous, viciaient l'air que nous respirions. J'envoyai prier ma mère de venir me voir ou de me donner un conseil. Elle me fit répondre que mon mari avait été découvert et arrêté !

Il n'était que trop vrai. Don José avait été trahi par un misérable vaquero qu'il croyait honnête et qu'il avait pris pour guide. Dans une halte au milieu d'un bois, cet homme s'était séparé de lui sous prétexte d'aller faire boire les chevaux, et avait couru le dénoncer et le vendre à Ibarra.

Sur-le-champ Ibarra avait envoyé des soldats pour cerner le bois. Mon mari, surpris, terrassé, enchaîné, avait été traîné au camp. On l'avait attaché à un poteau, près de la porte de la Quinta, sur le passage de toutes les troupes à cheval, et là il était exposé à toutes les insultes de la soldatesque !

Je poussai un cri et sortis du couvent où je laissai Lucinde. Je rencontrai une Indienne : elle revenait du camp ; je la pressai de questions. Elle me confirma tout ce que je venais d'apprendre, et me dit de plus qu'après avoir volé à mon mari cent pesos, sa montre, ses chaussures, presque tous ses vêtements, on avait voulu lui couper le doigt parce qu'il avait refusé de laisser prendre une bague faite de mes cheveux : on aurait certainement exécuté cette menace en présence de mon frère si mon mari n'eût enfin cédé la bague.

Exaltée par l'indignation et la douleur, ne songeant plus à moi-même, j'allai droit au camp, où je vis tout d'abord ce que je cherchais. Don José, mon mari, demi-nu, attaché à un pieu, à deux pas d'un poste, sous les rayons d'un soleil brûlant, la tête découverte, le visage et les yeux tout souillés de terre. Dès qu'il m'aperçut, il fondit en larmes que ses mains ne pouvaient pas même essayer : elles étaient liées. Je voulus m'approcher de lui ; la sentinelle m'écarta ; j'implorai la pitié de cet homme, je lui offris de l'argent : ce fut en vain. Je lui demandai de prendre mon fichu de cou et d'en couvrir la tête de mon mari ; même refus. Je le suppliai alors de me permettre du moins de me placer devant mon mari pour abriter un peu son corps de mon ombre ; le barbare repoussa ma prière. Exaspérée, je m'élançai vers Don José ; mais ce soldat me jeta d'un coup de crosse à terre et me frappa avec tant de violence que je crus avoir le bras brisé.